

J. LE BAYON



THÉÂTRE BRETON

Troieù kam
Bernabé



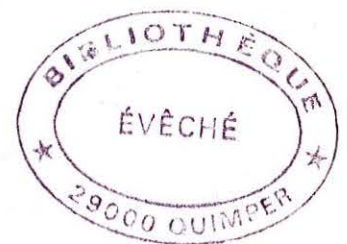
LB
891.
682
LEB

891.
E36
53

A LA MÉMOIRE
DE
Maître Jean-François REGNARD

l'un de ses lointains héritiers.

J. LE BAYON.



Troieu kam Bernabé

HOARI FARSUS EN UR LODEN

(Musik de J. ER PADRUN)

EN DUD AG EN HOARI

PATRIS kouh,	TAK, 13 vlé pé kouhoh,
PATRIS iouank,	En eutru BELTRAM,
BERNABÉ,	PANKREAS,
MIK, 14 vlé,	KOLAS,
MAK, 11 vlé,	LUKAS.
TIK, 12 vlé,	UR JANDARM.

Ind e hellou bout gusket ne vern penaus ; er guellan e rehé neoah rein dehé guskemanteu mod-kér èl er ré e vezé bet douget bout zou deu pé tri hant vlé-so.

Korn ur blasen-kér ; a glei, ti Patris kouh, dor er gegin digor-bras.

DIVIZ I

BERNABÉ, TAK *hag un tammig goudé* MIK

BERNABÉ. — Arsa !... Mes ne zeï ket anehon hiniù endro ta ?... Naù ér pen dé oeit kuit... Chetu uinek ér é sonnein ha nen des chet hoah seblant erbet anehon ! Groeit em behé bet sèh kant kuéh ar n'uigent en dro ag er gér a houndé !

TAK. — Bonjour !

BERNABÉ. — Bonjour !

TAK. — Hui é en eutru Malardé ?

BERNABÉ. — Hein ?... Malardé ? Bernabé e faut t'is laret ?

TAK. — Ia.

BERNABÉ. — Ia.

TAK. — Nen dé ket amen é chom en eutru Patris kouh ?

BERNABÉ. — En eutru Patris kouh ?

TAK, *get é ben.* — Ia.

Les bonnes Farces de Barnabé

UN ACTE EN PROSE

(Musique de J. LE PADRUN)

PERSONNAGES

PATRIS père,	TAC, 13 ans ou plus,
PATRIS fils,	Monsieur BERTRAND,
BARNABÉ,	COLAS,
MIC, 14 ans,	PANCREAS,
MAC, 11 ans,	LUCAS,
TIC, 12 ans,	UN GENDARME,

La scène se passe à une époque indéterminée. Libre à l'impresario d'habiller les acteurs suivant ses goûts et ses ressources, mais qu'il n'oublie pas le conseil d'Horace : major e longinquo reverentia...

Un coin de place publique. A gauche, la maison des Patris ; la porte de la cuisine est ouverte.

SCÈNE I

BARNABÉ, TAC *et peu après* MIC

BARNABÉ. — Ah ça ! Il ne reviendra pas aujourd'hui !... Neuf heures quand il est parti... onze heures qui sonnent et pas l'ombre de mon commissionnaire à l'horizon ! J'aurais fait vingt fois le tour de la ville en moins de temps.

TAC. — Bonjour !

BARNABÉ. — Bonjour !

TAC. — C'est-y vous monsieur Malardé ?

BARNABÉ. — Hein ?.. Malardé ? Barnabé que tu veux dire ?

TAC. — Oui.

BARNABÉ. — C'est moi.

TAC. — Monsieur Patris, l'ancien... c'est pas lui qu'il demeure ?

BARNABÉ. — Monsieur Patris ?

TAC. — Hun.

BERNABÉ. — Geou. amen é.
 TAK. — Ê ma ér gér ?
 BERNABÉ, *get é ben, hemb konz.* — Pas.
 TAK. — Men éma ean ?
 BERNABÉ. — Ê Nanned.
 TAK. — Ê Nanned ?
 BERNABÉ, *get é ben.* — Ia.
 TAK, *chonjus.* -- Ha !... Pèl mat é !... M'em behé bet karret konz dohton.
 BERNABÉ. — Konz dohton ? E't petra ?
 TAK. — Nen des chet anehon dobér ag ur bûgul seut ?
 BERNABÉ. — Ha ! Ê klah goprât é ous ?... Des ama, me mab, te gavou labour erhoalh hag ur gobr mat én achimant ag er blé ! Ké get er réral azé de ziglor avaleu-doar ha de rahein karot, ké fonabl... Pêh hanù e tes ?
 TAK. — Tak.
 BERNABÉ. — Tak ?... En tri aral e zou Mik, Mak ha T'ik. Ne vanké ket mui meidous té ; ké, me mab.

Tak e ia kuit.

DIVIZ II

BERNABÉ ha MIK *get ur banér doh é zorn hag ur routeilh édan é gazal.*

BERNABÉ. — Ha ! Anfin ! Arriù ous elkent, stronk ! Des ama ma lakein te ziskoarn de hirrat un tammig, azen, habelion, chouan, santifisetur !...

MIK. — Ia, ia, aroah !... Tosteit ta ! Me flastrou er vou-teillad-men doh hou pen, hemb laret unan na deu !

BERNABÉ. — O me megnon, petra ?... Flastrein un dra ker kir, kol un ivaj ken huek ! Guin madère ag en hani guellan ! Ne huéles chet é ma farsal e hran ta ?

MIK. — Hama, ne hrehet ket droug t'ein ?

BERNABÉ. — Biskoah n'em es chet bet ur chonj ken diva-laù, me leüenan.

MIK. — Me sekourou genoh tanoat er vouteilhad-ma ?

BERNABÉ. — A galon vat, men golvannig. Treu erhoalh e chomou hoah aveit er pred, arlerh ma hes ataù degaset genis er sèh bouteilhad em boé laret ?

MIK. — Ia, ia, huéh ér banér, honnen ér méz.

BARNABÉ. — C'est bien ici.

TAC. — Il est là ?

BARNABÉ. — Non.

TAC. — Où qu'il est donc ?

BARNABÉ. — A Nantes.

TAC. — A Nantes ?

BARNABÉ. — Oui.

TAC *inquiet.* — Ah ! c'est loin, Nantes !... J'aurais bien voulu lui causer.

BARNABÉ. — Lui causer ?... Pourquoi ?

TAC. — Il n'aurait pas besoin d'un gardeur de bestiaux ?

BARNABÉ. — Ah !... tu veux te louer ! Viens ici, mon petit, tu trouveras de l'ouvrage et de bons gages à la fin de l'année ! Tiens, tu vois ce qu'ils ont à faire les autres : éplucher les patates et peler les carottes ; va t'en les aider... Comment t'appelles-tu ?

TAC. — Tac.

BARNABÉ. — Tac !... Les trois autres s'appellent Mic, Mac et Tic ; avec toi, c'est complet. Va les rejoindre, mon garçon.

SCÈNE II

BARNABÉ et MIC

Mic porte un panier à la main et une bouteille sous le bras.

BARNABÉ. — Enfin !... Ah ! te voilà, gredin ! Approche, que je t'allonge les oreilles, gros âne, imbécile, chouan, sanctifictur !...

MIC. — Oui, oui, demain !... Un pas de plus, et je vous flanque cette bouteille à la tête sans crier gare.

BARNABÉ. — O mon mignon, tu aurais le cœur de briser une bouteille si précieuse, de perdre un vin qui a coûté si cher ! Du madère... et du meilleur !... Ne vois-tu pas que je plaisante ?

MIC. — Ah bon !... Vous ne me ferez donc aucun mal ?

BARNABÉ. — Dieu m'en garde, mon petit roitelet !

MIC. — Je vous aiderai à... nettoyer cette bouteille-ci ?

BARNABÉ. — Très volontiers, mon petit merle... Il en restera suffisamment encore pour le repas, à condition que tu aies là les sept bouteilles que j'ai commandées ?

MIC. — Oui, oui... six dans le panier, une dehors.

BERNABÉ. — Lakamb hi fonabl abarh, me mab. Degas h. bean... Na huéket un dra ! Velouz, me lar d'is, velouz ar er galon !... D'ha dro bremen... Peb unan d'é dro, maluret, hag er velin é troein !... Ha bremen, d'ha labour, me mab, d'ha labour. Ret é ma vou kanpennet en daul, te glen, kent un ér a va-ma : en eutru e zeli en devout tri kansort é vérennein geton er hreisté-men.

Ivet e hrant betak en achimant ag en deviz.

MIK. — Bourus e vou hoah ta !

BERNABÉ. — Bourusoh eit biskoah ! Ha guel arzé, me mab, guel arzé ! Tré ma vou en hani iouank er mestr ha ma krollou en argand en é ialh, groamb bourus ataù, malochen, rak èl ma lar er sonnen :

En neué-han

E dremén bean.

Tré ma kan en éned ér hoed, ho !

Tré ma verù ér goèhiad er goed,

Groamb bourabl ataù, tuchentil.

MIK. — *En ur sonnein eué.* — Ainsi soit-il, ainsi soit-il !

BERNABÉ. — Sel, me mab, poén e hra d'ain chonjal penaus en eurusted-men ne badou ket dalbéh... penaus, kent pèl, ne vou ket mui en eutru iouank e vou er mestr... P'em es kleuet laret é oé chomet er boulom klan bras é Nanned, afé, me laré énon me unan : « Péh chonj en des kroget énon chom klan elsé ker pèl a zoh er gér ?... É aférieu er galhué duhont... Allas, er hlinùed eué !... Er hlinùed, liés mat, e zegas er marù... Volanté Doué revou groeit ! P'hum gavehé en hani kouh de verùel, en hani iouank e vehé er mestr... dalbéh, dalbéh ! Bouraploh e vehé, rak en hani iouank ne sel ket doh en argand ! Damb ataù, damb ataù, tré ma vou ur meitour de hoaskein !...

MIK. — Nann, sur erhoalh, ne stag ket en argand doh é vizied. Dek mil skouid en des dispignet, e larér, a houdé men dé er boulom é Nanned ?

BERNABÉ. — Plijéet get Doué ha hellou hoah dispign dek mil aral kent ma arriüou er boulom éndro. Mes eun em es, me mab : en eurusted-men ne hel ket padein elsé pèl amzér mui. Iah mat é teli bout bremen er boulom pen dé guir nen dé ket marù anehon. Anfin, èl ma laren tuchant : volanté Doué revou groeit !

MIK. — Chom e hra hoah un darn ér vouteilh, me gred ?

BERNABÉ. — Degas ean, me mab, degas ean, eit kas kuit en tregas e zou ar me spered... Hop ! Ur lonkad hoah ha d'is té en achimant !

BARNABÉ, *la prenant de ses mains.* — Mettons la vite dedans, mon petit rat.. Comme c'est bon !... Du velours, mon garçon, du velours qui coule sur mon cœur !... A toi maintenant ! Chacun à son tour, malurette, fait tourner le moulin !... A présent au travail, mon petit, pressons-nous !... Il faut que dans une heure, au plus tard, la table soit servie. Le maître nous amène trois convives ce midi.

Ils boivent à même jusqu'à la fin de la scène.

MIK. — On ne s'ennuiera pas.

BARNABÉ. — Moins que jamais, mon garçon. Tant mieux d'ailleurs. tant mieux !... Tant que le jeune maître aura la bourse et que l'argent y dansera, en avant la musique, vive la joie et les plaisirs, mais comme dit la chanson :

Le gai printemps

Court vite.

Tant que les oiseaux chanteront, ho !

Tant que les bons buveurs boiront,

De nos plaisirs tirons le fil,

MIK. — Ainsi soit-il, ainsi soit-il !

BARNABÉ, *avec mélancolie.* — Tiens, mon petit, ça me chagrine de penser que notre bonheur ne durera plus longtemps... que bientôt le « vieux » reviendra... Quand on m'a dit qu'il était à Nantes très malade, j'ai pensé : « Comment se fait-il qu'il soit resté malade si loin de son pays ?... Ses affaires l'appelaient là-bas... hélas, la maladie aussi !... La maladie, bien souvent amène la mort... La volonté de Dieu soit faite !... Si le « vieux » trépassé, le « jeune » sera le maître... toujours... toujours ! Ça ira mieux. Il n'est pas attaché à l'argent, lui, le jeune !... Ah ! non, par exemple ! Tant que ça dure, ça va !

MIK. — En effet, l'argent ne lui colle pas aux mains, paraît-il. On assure qu'il a dépensé dix mille écus depuis le départ de son père !...

BARNABÉ. — Puisse-t-il en dépenser dix mille autres avant son retour !... Mais non, j'ai comme un pressentiment qu'il ne tardera plus à revenir... Il doit être en bonne santé maintenant puisqu'il n'est pas mort... Enfin, comme je le disais tout-à-l'heure : la volonté de Dieu soit faite !...

MIK. — Il y a quelques gouttes encore dans la bouteille, patron.

BARNABÉ. — Donne, mon fils, donne vite... pour chasser tous ces chagrins-là... Hop ! encore une goulée et à toi le reste !

MIK. — En achimant ! Ha, ia, ket hag aùél !

BERNABÉ. — Ké bremen d'ha labour. Just erhoalh, chetu en eutru.

DIVIZ III

BERNABÉ *ha* PATRIS iouank

PATRIS iouank. — Ha, ha ! Bernabé !

BERNABÉ. — Eutru !

PATRIS. — Koutant on ! Koutant on !

BERNABÉ. — Guel arzé, guel arzé !

PATRIS. — N'em es chet kollet meit kant skouid er mitin-men, kant skouid hempk'in, é hoari get er guellan hoariour karteu ag er gér.

BERNABÉ. — Pé un taul chanch ! Er huéh ketan, hui e hounidou, sur erhoalh é.

PATRIS. — Kol pé gounid ! Arlerh ma kemér un dén é bli jadur ! Nen don ket mé, kansort, ag en dud-sé e lak ou argand de verglein édan pemp troétad doar. Me zou mé ag er ré e hou' biùein, tennein vad ag en amzér, ag ou iehed, ag ou danné, tré ma rid er goèd en ou goèhiad, tré ma son en argand en ou ialh.

BERNABÉ. — Forh vat e hret, eutru, forh vat e hret. Èl ma laré me zad-kouh, repoz dehon, er vuhé-men e zou bèr, en eurusted bèroh hoah.. Ne hues chet gouiet hiniù doéré hou tad ?

PATRIS. — Nann, doéré erbet : en devéhan lihér em es bet a Nanned e hré d'ein de houiet penaus é ma me zad éleih guel ; penaus é ma é chonj donet éndro kent pèl.

BERNABÉ. — Profitamb enta, me lar d'oh, profitamb ag en dé e za, rak èl ma laré me zad-kouh, repoz dehon, er vuhé-men e zou bèr, en eurusted bèroh hoah ha...

PATRIS. — Ia, ia, Bernabé : chetu perak em es bet er chonj de rein hiniù, kent ma arriùou me zad ér gér, er pred bras-men..

BERNABÉ. — E ganpennan, eutru, get er brasan soursi. Èl ma huélet, chetu tri dé ne zèbran ket, tèr noz ne gouskan ket, get en tregas e lak édan mem bleù er labour-sé.

PATRIS. — Kement-sé nen des chet ha lakeit de voénat neoah, rak...

BERNABÉ. — Nann, sur erhoalh, a zianvéz, mes a zia-barh !.. Me heah eutru !.. Ur fust gouli, ur huéen krouiz ! Mes petra vennet hui ? Eit hou chervij, gobér en distéran pl'jadur d'oh, me hrehé ne vern petra, m'hum daulehé én tan, ér mor, ér...

Mic. — Le reste !... Ah bien, oui !... Du vide et du vent !

BARNABÉ. — Et maintenant, à la besogne ! Allons, allons... Justement, voici le maître.

SCÈNE III

BARNABÉ, PATRIS *fi*ls

PATRIS. — Ah ! Ah ! Barnabé !

BARNABÉ. — Monsieur...

PATRIS. — Je suis enchanté, enchanté...

BARNABÉ. — Tant mieux, tant mieux !

PATRIS. — Je n'ai perdu que 300 livres, ce matin, 300 li vres seulement, avec le meilleur joueur de la ville.

BARNABÉ. — Quelle chance !... La prochaine fois vous gagnerez, c'est sûr.

PATRIS. — Perdre ou gagner, qu'importe ! Pourvu qu'on prenne son agrément ! Je ne suis pas de ces gens qui laissent rouiller leur monnaie sous cinq pieds de terre. Il faut savoir vivre, voyons, tirer parti du temps, de la santé, de la fortune, tant que le sang nous bout dans les veines, tant que l'argent danse dans notre bourse !...

BARNABÉ. — Parfait, seigneur, parfait. Comme disaït feu mon défunt grand-père, — qu'il repose en paix ! — la vie de l'homme est courte, le bonheur plus bref encore... Avez-vous eu des nouvelles de votre père ?

PATRIS. — Pas récemment : la dernière lettre reçue de Nantes me disait qu'il était convalescent et qu'il se préparait à revenir.

BARNABÉ. — Profitons donc, mon maître, profitons du jour qui passe, car mon défunt grand-père, — qu'il repose en paix — le disait : la vie de l'homme est courte, le bonheur plus bref encore et...

PATRIS. — Entendu, Barnabé. Voilà pourquoi j'ai eu l'idée de donner aujourd'hui à mes amis, avant le retour de mon père, ce repas...

BARNABÉ. — Que je prépare, monsieur, avec le plus grand soin. Comme vous avez pu le constater, voici trois jours que je ne mange plus, trois nuits que je ne dors pas, tant est grand mon désir de vous satisfaire.

PATRIS. — Ça ne t'a pourtant pas fait maigrir...

BARNABÉ. — En dehors, non, sûrement, mais en dedans !.. Qu'est-ce que je suis devenu ? Une barrique vide, un arbre creux ! Que voulez-vous ? Pour vous servir, vous faire la moindre joie, rien ne m'arrêterait... je me jetterais dans le feu, dans la mer, dans...

TIK, *get en avaleu-doar.* — Chetu !

TAK, *get nitra.* — Chetu !

Ridek e hra TAK d'er gegin éndro en ur hoarhein.

BERNABÉ, *en ur hakein èl unan meù.* — Meit ia, meit ia...
me huél erhoalh,... mes...

OL. — Hama, petra ?

BERNABÉ. — Petra ? Petra ?... Kré boh a huin, chetu ean
é troein édan me zal !... Kerhet de glah... Mik... heu... ia...
heu...

MIK, *en ur ho'ér èl-ton.* — Mik... heu...

Bernabé e ra ur pourkilhiad dehon.

BERNABÉ — Sèh douséniad uieu.

MIK. — Uieu dovet ?

BERNABÉ. — Pas, ré frintet ! Kré anpouizon !... Té, Mak,
ur livr alén....

MAK. — Alén bihan ?

BERNABÉ. — Pas, alén bras. Petra e laran mé ? Alén bihan
ta, meit ia, alén bihan hag ur livr sukr... Té, Tik, chom
azé de hortoz ken em bou dobér a n'as... Me huchou.

TIK. — Ha ! nen dé ket re gours ma hellein dichuél ur
momand !

BERNABÉ. — Kleu ta, émen é ma Tak ?

TIK. — É ma ér gegin... Tak !

Monet e hra d'er hlah.

BERNABÉ. — Er boh a huin ! Mar ne gouskan ket un tam-
mig, kriùoh e vou eidon, er boh ! Er boh, er boh a huin !

DIVIZ V

BERNABÉ ha TAK ha goudé TIK

BERNABÉ. — Des ta... Te houé émen é chom Lukas, er
« charcutier », marhadour saussis ha gôedigenneu ha ke-
ment tra vat e hellér tennéin a gorv ur penmoh ?

TAK. — Ia... Un dén e drez er pont, e héli er ru vras un
nebed, e dro a glei hag a zehu arlerh.

BERNABÉ. — Mat, mat. Goulen geton rein d'is tèr andouil-
len, Dobér em bou anehé tuchant... ré dariù, hein ? Tèr an-
douillen, n'ankouhes chet.

TAK. — Nann, nann.

BERNABÉ. — N'ankouhes chet eué goulen geton er « fac-
ture ».

TAK. — Hein ? Er « facteur » ?

TIK, *les pommes de terre.* — Voilà !

TAC, *qui n'a rien.* — Voici !

TAC s'en retourne en riant aux éclats...

BARNABÉ. — Mais oui..., Mais oui, c'est ça.... je vois bien,
très bien, mais...

Tous. — Eh bien, quoi ?

BARNABÉ. — En voilà assez, hein !... Sorcier de vin, va !
Il me fait bien voir que la terre tourne !... Allez me pren-
dre... ben... oui, toi, Mic, sept douzaines d'œufs.

Mic. — Des œufs pondus ?

BARNABÉ. — Non, des œufs fricassés !... Petite vermine !...
Toi, Mac, une livre de sel.

MAC. — Du sel fin ?

BARNABÉ. — Non, du gros sel... Qu'est-ce que je te dis ? Du
sel fin, mais oui, du sel fin... et une livre de sucre... Tic,
reste ici... jusqu'à ce que j'aie besoin de toi... J'appellerai.

TIK. — Ah ! je vais pouvoir me reposer... Ce n'est pas
trop tôt.

BARNABÉ. — Où est Tac ?

TIK. — A la cuisine... Tac !

BARNABÉ. — Cochon de vin !... si je ne dors pas un peu, il
sera plus fort que moi, le cochon, cochon de vin !

SCÈNE V

BARNABÉ et TAC

BARNABÉ. — Arrive donc !... Tu sais où demeure Lucas, le
charcutier, marchand de saucisses et de boudins et de bien
d'autres choses meilleures encore.

TAC. — Oui, on passe le pont, on suit la grande rue un
peu, on tourne à gauche, puis à droite...

BARNABÉ. — Bon. Demande lui trois andouilles. J'en aurai
besoin tout à l'heure ; des andouilles cuites... trois andouil-
les... tu as compris ?

TAC. — Très bien.

BARNABÉ. — N'oublie pas de lui demander la facture.

TAC. — Hein ? Le facteur ?

BERNABÉ. — Er « facture », en « note », un tam papér hag e larou d'ein petra e dalv é varhadourel.

TAK. — Ha ia !

BERNABÉ. — Ha difré, ké fonabl !

TAK. — Ne vein ket pèl.

TIK, *en ur arriù*. — Me iei geton ?

BERNABÉ. — Pas, chom amen, me lar d'is... Sei, tro er saladen-men un nebed... Ha ! dont e hrein elkent de ben a me labour ! E ma rah en treu ar en tan : me hel dichuéh ur momand. Te hrei tan édan en treu ha te sellou, taul ha taul, ma koahant mat.

TIK. — Ia, ia.

DIVIZ VI

TIK *ha kent pèl en eutru* BELTRAM

TIK, *er plad saladen ar é zivréh e son hag e grol*.

D'sul me saùas mitin,

Tra malira lanlère,

Disul me saùas mitin

Eit monet d'er velin.

Er velin ne valé ket

Er rod e oé torret.

Meliner, mar plij genoh,

Tra malira lanlère,

Meliner, mar plij genoh...

En ur grol a ziaréran ean e stok doh en eutru Beltram.

Ha ! Dam, eutru Beltram, un tammig muioh... Sellet ta, n'hou kuélen ket !

BELTRAM. — Ha ! Émen é on mé amen ?

TIK. — É kourt en eutru Patris.

BELTRAM. — Fariet em es.

TIK. — Nen des chet droug, nann, droug erbet, eutru Beltram.

BELTRAM. — Nen dé ket anehon hoah deit éndro ?

TIK. — Nann hoah, eutru Beltram.

BELTRAM. — Trugéré, trugéré.

Mont e hra kuit.

TIK, *é unan*—. Peurkeh boulom ! Nen dé ket men dé hoah kouh, mes goanneit en des é zeulegad. Nitra soéhus enta mar hum gav de fari marahuéh.

Kleuein e hrér Bernabé é tirohal.

BARNABÉ. — La facture, imbécile, la note, un papier qui me dira combien vaudra sa marchandise.

TAC. — Bon, bon.

BARNABÉ. — Dépêche-toi, hein !

TAC. — Ne craignez rien.

TIC. — J'irai aussi ?

BARNABÉ. — Non, reste ici... Tourne la salade... Ah ! j'en viendrai tout de même à bout !... Tout est sur le feu ! Ça marche. On peut se reposer un moment... Tu entret'endras le feu dans les fourneaux et tu surveilleras, de temps en temps, les marmites.

TIC. — Oui, oui, soyez tranquille.

SCÈNE VI

Sa salade en main, Tik recule en dansant et en chantant

Dimanche, au petit matin

Tra malira lanlère

Dimanche au petit matin

M'en allais au moulin.

Le moulin ne tournait pas.

Dieu sait ce qu'il y a.

Meunier, meunier, mon ami,

Tra malira, lanlère,

Meunier, meunier, mon ami...

Il se heurte au bonhomme Bertrand qui trébuche.

TIK. — Ah !... Ben !... monsieur Bertrand, un peu plus... vous savez... Dame ! Je ne vous voyais pas

BERTRAND. — Où suis-je ?

TIC. — Dans la cour de monsieur Patris. Voilà sa maison.

BERTRAND. — Hein ?

TIC. — Dans la cour de monsieur Patris. Voilà sa maison. Ici, c'est la porte pour vous en aller.

BERTRAND. — Je me suis égaré.

TIC. — Il n'y a pas de mal ; ne vous gênez pas, monsieur Bertrand.

BERTRAND. — Il n'est pas encore de retour.

TIC. — Non, monsieur Bertrand.

BERTRAND. — Merci bien, merci.

Tic seul.

TIC. — Pauvre bonhomme ! ce n'est pas qu'il soit très vieux, ma's sa vue a baissé. Pas étonnant qu'il s'égare quelquefois.

On entend Barnabé ronfler dans la cuisine.

DIVIZ VII

TIK ha TAK, ur banér geton

TIK. — Arriù ous, Tak !
 TAK. — Chut !... Émen éma ean ?
 TIK. — É ma azé, sel : kousket é. N'er hleues chet é tiro-hal ?
 TAK. — Mat.
 TIK. — Kavet e hes tèr andouillen ?
 TAK. — Ia, tèr, mes ne chom ket mui meit diù.
 TIK. — Ha ! Téhet en des en aral ?
 TAK. — Dèbret hun es hi itrézomb, Mik, Mak ha mé.
 TIK. — Hama, petra e larou ean ?
 TAK. — Lausk ean fa... M'hum garg a gement-sé. Goar-net em es ha lod d'is. Ché...
 TIK. — Ho ! mersi, mersi !
Kleuein e hrér Bernabé é huannadein.
 TAK. — Ha ! chetu ean dihouket !

Tik e ia kuit.

DIVIZ VIII

TAK ha BERNABÉ

BERNABÉ. — Ha ! Vad en des groeit t'ein kousket un ne-bed ! Er guin-sé en devehé bet hoariet t'ein ur fa! dro !...
 Ha ! Tak, arriù ous ! Hag en andouillenneu ?
 TAK. — É mant ér banér.
 BERNABÉ. — Hag er « facture » ?
 TAK. — É ma genein. Chetu !
 BERNABÉ, *er papér en é zorn.* — Mat... Tèr andouillen, piar livr ha tri blank peb unan... e hra piar skouid ha naù blank, mar ne farian ket. Meit ia, piar skouid ha naù blank... Mes, me fautr... Ne huélan nameit diù ha neoah m'em boé laret t'is prenein tèr...
 TAK. — Meit ia, tèr andouillen.
 BERNABÉ. — Ha neoah nen des chet meit diù ér banér.
 TAK. — Meit ia, diù andouillen.
 BERNABÉ. — A dèr é konz er « facture » eùé.
 TAK. — Meit ia, tèr andouillen.
 BERNABÉ. — Mes me lar d'is, é léh tèr, ne huélan ket neoah meit diù.
 TAK. — Meit ia, diù andouillen.
 BERNABÉ. — Mes, kré azen, ne oé ket tèr em boé laret t'is prenein hoah ur huéh ?

SCÈNE VII

TIK et TAK, portant un panier

TIC. — Te voilà, Tac.
 TAC. — Chut... Où est-il ?
 TIC. — Il est là... Tiens il ronfle... Tu ne l'entends pas ?
 TAC. — C'est bon.
 TIC. — Tu as trouvé des andouilles ?
 TAC. — Oui, trois, mais il ne m'en reste plus que deux.
 TIC. — Ah ! les autres ont fondu !
 TAC. — Nous les avons mangées, Mic, Mac et moi.
 TIC. — Ah !... Qu'est-ce qu'il va dire !
 TAC. — Laisse-le donc, je m'en charge ! Je t'ai gardé ta part. Tiens.
 TIC. — Merci, oh ! merci bien.
On entend Barnabé soupirer.
 TAC. — Ah ! le voilà qui s'éveille.
(Tic s'en va).

SCENE VIII

BARNABÉ et TAC

BARNABÉ. — Ah ! ça m'a fait du bien de dormir un peu Ce vin-là aurait fini par me jouer un vilain tour... Ah ! Tac, te voilà... Et les andouilles ?
 TAC. — Elles sont dans le panier.
 BARNABÉ. — La facture ?
 TAC. — La voici.
 BARNABÉ. — Bien... Trois andouilles, quatre francs et trois sous chacune, ça fait quatre écus et neuf sous, si je ne me trompe. Oui, c'est ça, quatre écus et neuf sous.... Mais, mon petit.... je n'en vois que deux, alors que je t'ai dit de m'en acheter trois.
 TAC. — Ben, oui, trois andouilles.
 BARNABÉ. — Pourtant je n'en trouve que deux dans le panier ?
 TAC. — Ben oui, deux andouilles.
 BARNABÉ. — On en a porté trois sur la facture.
 TAC. — Oui, trois andouilles.
 BARNABÉ. — Je te répète qu'au lieu de trois je n'en trouve que deux.
 TAC. — Oui, deux andouilles.
 BARNABÉ. — Mais... gros lourdaud, n'est-ce pas trois que je t'avais recommandé d'acheter ?

BERNABÉ. — Ha !... Er memb pochon ! Er memb pochon, en alén hag er sukr !... Gorto un nebed ; ker sot-sen ous !...

MAK. — Aïou ! Aïou ! Aïou !..

Mont e hra kuit en ur vleijal.

BERNABÉ. — Mar nen dé ket un eah elkent ! Lakat er sukr get en alén ér memb pochon !... Péhani e vou er mestr, er sukr pé en alén ? Nen dé ket mat na de ragout na de gonfiter. Kré mil « savates » ! Nen des chet moiand de dennein nitra vat anehé, en diauled ! Ché... mes... petra ? Più é hannéh ? Kolas !... Kolas é, ia men deulegad e verlut marsé... mes pas... Kolas é ! Hama, chetu ni atrapet mat ; arriù é er boulom !

DIVIZ XI

BERNABÉ ha KOLAS

BERNABÉ. — Hama, Kolas ?

KOLAS. — Hama, Bernabé, mont e hra mat ?

BERNABÉ. — Dalbéh, na té ?

KOLAS. — Ag er choéj... Arriù omb, fatiket un nebed mes iah mat, trugéré Doué.

BERNABÉ. — Er mestr eué ?

KOLAS. — Er mestr eué... Laret en des t'ein dont érauk eit ma ne vou ket soéhet é vab doh er guélet.

BERNABÉ. — É vab ?... Hama, kerkloüs é laret t'is er huirioné, ché, Kolas ! É vab... é ma azé, get tri kansort aral, é hoarhein, é ivet, é sonnein, én attretan ma vou prest er véren. Péhed e vehé elkent lezel er boulom de arriù elsen arnehé... en un taul... hemb avertis !

KOLAS. — Pesort lorhad aveité !

BERNABÉ. — Péh tarh-kalon aveiton !... Afé groamb d'er guelan. Té, kas en doéré d'er mah ha d'é gansorted. Lar dehé hum lakat ataù doh taul, m'hum garg mé ag en tad... ag er pellat, tré ma vou moiand, a zoh en ti.

Kolas e ia kuit.

BERNABÉ hag é « SUITE »

ER « SUITE », unan alerh en al. — Arriù é er boulom !

BERNABÉ. — Hama ? arlerh ? Kas en uieu-sé d'er gegin... Tan ru ér forn, guin ar en daul, mil sankranpoeh ; nen dé ket pen dé en amonen é verùein ér balon é teli er heginour mont de gousket. Hop ! Goaharzé ! Damb arnehon, huchamb, hoarhamb, geuiardamb ! Arlerh ma hellein parrat doh er boulom a vont én ti ér momand-men, un deùéh mat em bou gounidet. Just erhoalh, chetu ean.

BARNABÉ. — Hein ! Quoi ? Dans le même sac, le sel et le sucre !... Tu ne pourrais pas être un peu plus sot Attends un peu ! Clic ! clac !..

MAC. — Aïou ! Aïou !..

BARNABÉ. — Si c'est possible d'être plus bête !... Le sucre et le sel... dans le même sac ! Lequel sera le maître, le sel... ou bien le sucre ?... Ce n'est bon ni pour le ragoût ni pour la salade !... Mille cornichons ! Impossible d'en rien tirer, les garnements !... Tiens !... Mais que vois-je ?... N'est-ce pas Colas ?... Mes yeux ne me trompent pas ! C'est bien lui, Colas, le valet de notre bonhomme !... Nous voilà pris !

SCÈNE XI

BARNABÉ et COLAS

BARNABÉ. — Tiens... Colas !

COLAS. — Barnabé !... Ça va toujours ?

BARNABÉ. — Comme devant, mon très cher. Et toi ?

COLAS. — Aussi bien que jamais... un peu fatigué seulement mais en bonne santé, grâce à Dieu.

BARNABÉ. — Le vieux aussi ?

COLAS. — Tout comme moi. Il m'a fait prendre les devants pour que monsieur son fils ne soit pas trop surpris de son retour imprévu.

BARNABÉ. — Son fils !... Eh bien, autant vaut te dire la vérité, mon cher Colas... Il est là... son fils... en bonne compagnie... riant, buvant, chantant. en attendant que soit prêt le repas que je prépare. Ne penses-tu pas que ce serait un crime de laisser le bonhomme les surprendre en ce moment !...

COLAS. — Quel coup pour eux !

BARNABÉ. — Quel chagrin pour lui !... Enfin, agissons pour le mieux. Toi, avertis le fils et ses camarades. Dis leur de se mettre à table... Le vieux ?... Je m'en charge.

BARNABÉ et sa SUITE

LA SUITE, *l'un après l'autre.* — Le bonhomme est arrivé !

BARNABÉ. — Eh bien, après ?... C'est tout ?.. Porte ces œufs-là à la cuisine... Du feu sous les marmites, du vin sur la table, mille pommes de terre ! Ce n'est pas quand le beurre grésille dans la poêle que le cuisinier va dormir ! Hip ! Hop ! Tant pis ! crions, rions, chantons, mentons... Pourvu que je puisse empêcher le bonhomme d'entrer en ce moment dans la maison ! J'aurai gagné une bonne journée ! Justement le voilà.

DIVIZ XII

BERNABÉ, PATRIS *kouh*

PATRIS. — Ha ! Anfin ! Trugèré Doué, chetu mé arriù éndro... Me zi... chetu me zi ! Chonjal e hren, duhont : « Al-las, n'er guélein ket mui ! »

Ouillein e hra.

Ha me mab ?... Pesort plijadur en devou ean tuchant !

BERNABÉ, *a kosté*. — Ur péh a blijadur !

PATRIS. — Eit kreske'n é zafiné em es groeit er voiaj-men : eurus er vuga'é en des un tad èlon é labourat eité !

BERNABÉ, *a kosté*. — Eurus tré men dint pèl !

PATRIS. — Arsa ; ret é elkent hum ziskoein... Merüel e hrei get er joé, er peurkeh ! Merüel e hrei !

ER SUITE. — Dariù é rah en treu.

BERNABÉ. — Chervijet ! Chervijet !... Mes... ne farian ket.. Hui é, eutru !

PATRIS. — « Hui é, eutru »... Mes sur erhoalh, mé é.

Ne tes chet dobér de zigor ker bras te zeulegad eit sellet dohein. N'em es chet bet amzér de iouankat kals a houndé pemb suhun, va !

BERNABÉ. — Na de gouhat eùé, eutru. Na pesort min eurus e hues hui, pesort iehed e verù en hou teulegad ! Larteit e hues, kavein e hran !

PATRIS. — Ha ! ha ! Larteit em es ! Kavein e hres em es larteit ?

BERNABÉ. — Ia, ia, larteit... ha iouankeit ! Dam. un dén ne larehé ket penaus e hues bet ur hlinùed ken danjerus ar hou kein épad....

PATRIS. — Tèr suhun, me heah Bernabé, ia, tèr suhun, ur faus-puruzi ; kredein e hren é oen achiù.

BERNABÉ. — Sellet ta. tèr suhun... épad tèr suhun ! Un interremant kaer e vehé bet groeit genoh, dam...

PATRIS. — Guel é geneien men dé hoah de hobér, Bernabé.

BERNABÉ. — Ia, sur erhoalh, sur erhoalh, mes...

PATRIS. — Mes... petra ?

BERNABÉ. — Ne chuéhan ket doh hou sellet ! Ur min roial e hues, eutru. ur min roial ! En ér a Nafined e zeli bout iahoh ave't dré-ma. Hui rinkehé bout bet hoah chomet ur miziad benak ino, sellet... eit hou iehed !...

PATRIS. — Pas... Ur huéh me aférieu réglét hag er hlinùed oeit kuit, hirrèh em boé de zont éndro... Mes... na me mab ? Penaus é ma ean ?

SCÈNE XII

BARNABÉ, PATRIS *père*

PATRIS. — Ah !... enfin !... Grâce à Dieu, me voici de retour ! Ma maison ! Voici ma maison ! Combien de fois me suis-je d't, là-bas : « Hélas ! je ne la reverrai plus ! »...

Il pleure d'attendrissement.

Et mon fils ! Quel plaisir il éprouvera tout à l'heure !

BARNABÉ, *à part*. — Un joli plaisir, oui !

PATRIS. — Les enfants ont bien de l'obligation aux pères qui se donnent tant de peine pour leur laisser du bien.

BARNABÉ, *à part*. — Oui, mais ils n'en ont guère à ceux qui viennent si mal à propos.

PATRIS. — Je ne veux pas différer davantage à rentrer chez moi et à donner à mon fils le plaisir que doit lui causer mon retour : je crois que le pauvre garçon mourra de joie en me voyant.

LA SUITE, *hurlant*. — Tout est prêt, tout est cuit.

BARNABÉ. — Servez, servez !... Eh quoi !... Je ne me trompe pas. C'est vous, monsieur !

PATRIS. — « C'est vous, monsieur ! » Mais certainement c'est moi ! Tu n'as pas besoin d'ouvrir de si grands yeux pour me regarder ! Je n'ai pas eu le temps de rajeunir beaucoup depuis cinq semaines, va !

BARNABÉ. — Ni de vieillir non plus ! Quelle bonne mine ! Vous avez engraisié, dirait-on !

PATRIS. — Ah ! Ah ! J'ai engraisié ! Tu trouves que j'ai engraisié ?

BARNABÉ. — Eh oui, engraisié... étonnamment... et rajeuni ! Dame, on ne dirait pas que vous avez eu à vos trousses une si dangereuse maladie pendant...

PATRIS. — ...Trois semaines, mon pauvre Barnabé, oui, trois semaines... une « fausse-pleurésie »... je me croyais perdu !

BARNABÉ. — Pendant trois semaines !... Voyez donc ! On vous aurait fait un bel enterrement, allez !

PATRIS. — J'aime mieux qu'il soit encore à faire. Barnabé.

BARNABÉ. — Bien entendu, monsieur, mais...

PATRIS. — Mais... quoi ?

BARNABÉ. — Je ne me lasse point à vous regarder ! Quel visage ! Quel embonpoint ! Il faut que l'air du pays d'où vous venez soit merveilleux pour les gens de votre âge. Vous auriez dû y rester, monsieur, pour votre santé...

PATRIS. — Non ; mes affaires réglées, ma maladie disparue, j'avais hâte de revenir... Comment se porte mon fils ?

BERNABÉ. — Hou mab ! Ha ! entru keh !... Na pesort dén ! Kalonek, jenerus, amiabl ha réglet... èl é dad, quoi ! Er guellan dén iouank ag er gér, sur erhoalh.

PATRIS. — Lakeit en des en treu de gerhet ?

BERNABÉ. — De gerhet ! Laret ta de ridek, de neijal ! Er pautr-sé, nen des chet un dén a gomers èldon uigent leù tro ha tro. Kenteh men des pemp plank en é zorn rek's é ma ou lakei de zoug pemp aral, kant aral a pe hel.

PATRIS. — Sellet ta ! Koutant on !... Mes émen é ma ean ?

BERNABÉ. — Nen dé ket anehon én ti, ér momand-ma, mes...

DIVIZ XIII

BERNABÉ, PATRIS *kouh*, PANKRÉAS

PANKRÉAS. — Ha ! Dé mat t'oh, Bernabé.

BERNABÉ. — Dé mat t'oh !

A kosté

Hama, hannen en devehé bet groeit mat dont d'ur momand aral de houlén é argand.

PANKRÉAS. — Gleuet ket, Bernabé ? Ne chonjet ket penaus é on mé chuéh é tont amen hamdé de glah arlerh hou mestr, hemb er havet jamés ? Mar ne ven ket anehon me fééin hiniù, goaharzé... goaharzé, me lar d'oh... me lakou er justis...

PATRIS. — Er justis ?... Mes... petra ?

BERNABÉ. — Lausket ta ! me larou d'oh tuchant... Eit oh hui...

PANKRÉAS. — Eidon-mé, chetu me fapér. Hou mestr e zeli deu vil skouid t'ein ha hoah ur hueh...

BERNABÉ. — Ha ! la, la !... Deu vil skouid t'oh !... Perak pas kant mil livr ?

A kosté

Foutet omb !

PATRIS, de PANKRÉAS. — E vestr e zeli deu vil skouid t'oh ?

PANKRÉAS. — E vestr, ia, é vestr : un tammig minour-krouiz hag e chom azé... hag en des é dad é ridek bro più houi émen... é tolpein dañné dehon... Ha ! hannéh ne vou ket pèl é kas er fetan de hesk... A dural, ne vou ket kals a druhé doh en tad...

PATRIS. — Ha !

BARNABÉ. — Votre fils ! Ah ! monsieur ! Quel homme ! Avisé, généreux, aimable, réglé... Comme son père, quoi ! Le meilleur jeune homme de la ville, sûrement.

PATRIS. — Mes deniers ont-ils bien prospéré entre ses mains ?

BARNABÉ. — Oh ! pour cela je vous en réponds. Il a fait marcher vos affaires, que dis-je, il les a fait courir, voler.. Vous ne sauriez comprendre comme ce jeune homme-là aime l'argent ! Sitôt qu'il a dix pistoles entre les mains il faut qu'elles rapportent dix autres, cent autres.

PATRIS. — J'en suis bien content... Mais où est-il ?

BARNABÉ. — Il n'est pas au logis en ce moment, monsieur, mais...

SCÈNE XIII

BARNABÉ, PATRIS *père*, PANCRÉAS

PANCRÉAS. — Bonjour, bonjour, Barnabé.

BARNABÉ. — Bonjour !

A part

Voilà un coquin d'usurier qui prend bien son temps pour venir demander son argent.

PANCRÉAS. — Savez-vous bien, mon ami, que je suis las de venir tous les jours ici sans trouver votre maître et que s'il ne me paye aujourd'hui... dame, vous savez, tant pis.. la justice...

PATRIS. — Hein ? La justice ? Quelle affaire avez-vous donc ?

BARNABÉ. — Je vous l'expliquerai tout à l'heure ; ne vous mettez pas en peine... Quant à vous...

PANCRÉAS. — Quant à moi, voici mon papier. Votre maître me doit deux mille écus et je vous répète que...

BARNABÉ. — Ah ! la, la !... Deux mille écus ! Pourquoi pas cent mille livres ?

A part

Nous sommes perdus !

PATRIS à PANCRÉAS. — Son maître vous doit deux mille écus ?

PANCRÉAS. — Oui, son maître, oui, son maître, un petit monsieur qui demeure là, à côté et dont le père court le monde pour lui amasser de la fortune. En voilà un qui ne sera pas longtemps à faire tarir la source de ses revenus ! D'ailleurs, on n'aura guère pitié du père...

PATRIS. — Ah !...

PANKRÉAS. — Rak, revé ma larér, — nen dé ket eit laret droug anehon mes... nen des chet tro ha tro brasoh laer aveiton... hag avarisius !... Pe hellehé guerhein er hourhen e zou staget doh é ziardran ne vankehé ket anehon, mes ne gav ket hañni d'hé frenein !

PATRIS. — Ha ! Ur laer é, ur laer !... Hui e houiou, eutru, penaus en dén fouank-sé hag e zeli argand t'oh e zou me mab.

BERNABÉ. — Hag en eutru-men e zou é dad, hui e gleu ?

PANKRÉAS. — Ha !... É dad ! Hui é é dad ! Pegen eurus on de hobér konésans get tad ur pautr hag en des bet...

PATRIS. — Ia, konésans get me fen-bah kentoh ! Ha ! Ha ! Ur laer on mé ! Gorteit ta ! Chetu tauleu bah ha nen dint ket laeret anehé... hein ? Gorteit, gorteit !

PANKRÉAS. — Aiou ! Aiou ! Aiou ! Ha ! Elsen é... Lausket ta, ia, lausket ta !

PATRIS. — Ia, deit éndro : Kementaral e hoarnan d'oh, ha kré...

DIVIZ XIV

BERNABÉ ha PATRIS kouch

BERNABÉ. — Afé, mat e hues groeit, eutru ; ne oé ket mui a bad geton.

PATRIS. — Ur laer, mé, ur laer... biskoah kement aral !

BERNABÉ. — Bamdé é ta amen de houlén en argand-sé.

PATRIS. — Mes... guir é enta en des...

BERNABÉ. — Meit ia, chetu...

A kosté.

Péh sorbien e dennein mé hoah dehon ?... (*kriù.*) Ha... chetu enta... ia, hou pautr... anfin, ia, ne hellé ket anehon gobér guel... Prenet en des un ti.

PATRIS. — Un ti ?

BERNABÉ. — Ia, un ti... dek mil skouid !

PATRIS. — Dek mil skouid ! Un ti !

BERNABÉ. — Un ti hag e dalv marsé meit pemzek mil !

Hag el ma nen devoé ket anehon étre é zehorn meit piar mil livr ar n'ugent, ean en des keméret en deu vil skouid e vanké dehon get er labous e hues bahateit aben-kaer. Nen doh ket mui soéhet bremen, ma ?

PATRIS. — Nann, koutant on kentoh, koutant bras.

PANKRÉAS. — Ce n'est pas pour en dire du mal, mais... autant le fils est joueur, dépensier et prodigue, autant le père, à ce qu'on dit, est un vilain, un ladre, un voleur. S'il trouvait acquéreur, il vendrait jusqu'à la peau de son derrière, pour accroître sa fortune, mais...

PATRIS. — Ah ! C'est un voleur, vous dites bien un voleur ? Eh bien, monsieur, apprenez donc que ce jeune homme est mon fils.

BARNABÉ. — Et monsieur est son père, entendez-vous !

PANKRÉAS. — Son père ? Ah ! que je suis heureux de faire la connaissance d'un père qui...

PATRIS. — Connaissance avec mon bâton, oui, c'est tout ce que vous méritez ! Ah ! je suis un voleur ! Voici une bastonnade qui ne sera pas volée, elle !...

PANKRÉAS. — Aiou ! Aiou !... Ah ! c'est ça ! Attendez donc, attendez !

PATRIS. — Eh ! Revenez y donc ! Je vous en réserve tout autant...

SCÈNE XIV

BARNABÉ, PATRIS père.

BARNABÉ. — Vous avez rudement bien fait, monsieur, de le bâtonner ainsi. Il nous assommait à la fin !

PATRIS. — M'appeler voleur, moi, le plus honnête homme de la ville !

BARNABÉ. — Tous les jours il vient ici réclamer son argent.

PATRIS. — Son argent ? Mais c'est donc vrai que...

BARNABÉ. — Voici...

A part

Quelle blague vais-je pouvoir lui conter pour nous tirer d'affaire ?

Haut

Voici... Oui, votre fils, monsieur votre fils... enfin, il ne pouvait mieux agir... Il a acheté une maison.

PATRIS. — Une maison ?

BARNABÉ. — Oui, une maison, dix mille écus.

PATRIS. — Dix mille écus, une maison !

BARNABÉ. — Une maison qui en vaut bien quinze mille. Et comme il n'avait sous la main, en ce moment, que vingt-quatre mille livres, il a emprunté à ce vilain ladre les deux mille écus qui lui manquaient... Vous n'êtes plus étonné, hein ?

PATRIS. — Non, je suis content plutôt, très content.

DIVIZ XV

Er memb ré, ur jandarm, PANKRÉAS

ER JANDARM. — Hui é en des elsé bahateit en dén-men ?

BERNABÉ, *dousig*. — Laret pas, laret pas : nen des chet test erbet.

PATRIS. — Fé, kerkloüs é laret er huirioné : mé é, ia.

ER JANDARM. — É ma er juj doh hou kortoz. Deit aben dirakton.

PATRIS. — Aben... ia, mont e hrein... ha hemb doujans !

BERNABÉ. — Ia, hemb doujans.

PATRIS. — Hemb méh erbet !

BERNABÉ. — Hemb méh erbet !

PATRIS. — Me fen ihuél !

BERNABÉ. — Bet er stired !

DIVIZ XVI

BERNABÉ ha TAK

BERNABÉ. — Ouf !... Un dra vat é men dé arriù en drasé ! Ne houien ket mui pesort geu tennin dehon. Ha neoah !... Pe vehé bet oët én ti ! Un ti hantér gouli, hantér skarhet, ag er haù d'er sulér ! Er glustreu guerhet ind bet, er guin ivet : rek's é d'omb bremen mont de glah d'en davarn... Ur péh a dra e vehé bet !... Hop ! Mik, Mak, Ték, Tak !... Ha ! Té é, Tak ! Chom azé ! En entru kouh... pe zeï éndro, te larou d'ein.

TAK, *get é ben*. — Hun, hun.

DIVIZ XVII

TAK ha LUKAS

TAK. — Droug em es hoah de me fourkil ! Un dorn ponér en des, er heginour !.. Tiens. Lukas, er charcutier ! É ma é ridek perchans arlerh é andouillen ! Arriù é pèl !

LUKAS. — Nen dé ket tè é e zou bet é me zi tuchant é klah, andouillenueu ? Tèr andouillen ?

TAK. — Djeu, tèr andouillen.

LUKAS. — Neoah, er heginour en des groeit laret t'ein penaus ne oé ket mui meit diù ér banér !

TAK. — Ia, diù andouillen.

SCÈNE XV

LES MÊMES, UN GENDARME, PANCRÉAS.

LE GENDARME. — C'est vous qui avez mis ce pauvre homme en un si triste état ?

BARNABÉ. — Niez donc, niez : il n'a pas de témoins.

PATRIS. — La vérité d'abord : oui, c'est moi.

LE GENDARME. — Le juge vous attend : veuillez me suivre au tribunal.

PATRIS. — Je vous suivrai... sans peur, sans crainte.

BARNABÉ. — Sans crainte et sans peur.

PATRIS. — Sans honte aussi.

BARNABÉ. — Sans honte aucune !

PATRIS. — La tête haute !

BARNABÉ. — Vers les étoiles !

SCÈNE XVI

BARNABÉ, TAC

BARNABÉ. — Ouf !... Comme ça tombe bien !... Il était temps ! je ne savais plus sur quelle ficelle tirer ! Encore n'est-il pas entré dans la maison ! Quel spectacle, mon Dieu ! Les pièces vides, les meubles vendus, la cave à sec... Il nous faut maintenant prendre notre vin à l'auberge !... Il en serait mort, le pauvre homme ! Hé, Mic, Mac, Tic, Tac, arrivez. arrivez ! Ah ! c'est toi, Tac. Reste ici. Quand le vieux reviendra, cours me prévenir, hein ?

TAC. — C'est ça !

SCÈNE XVII

TAC, LUCAS.

TAC. — Ah ! j'ai encore mal à ma nuque ! Il a la main lourde, le cuisinier ! Tiens. Lucas, le charcutier. Il court sans doute après ses andouilles. Elles sont loin !

LUCAS. — N'est-ce pas toi qui es venu tout à l'heure m'acheter des andouilles, trois andouilles ?

TAC. — Oui, trois andouilles.

LUCAS. — Pourtant, le cuisinier m'écrit qu'il n'en a trouvé que deux dans le panier.

TAC. — Oui, deux andouilles.

LUKAS. — Neoah, gouiet mat e hres penaus em boé mé reit tèr d'is.

TAK. — Ia, tèr andouillen.

LUKAS. — Petra e tes té groeit ag en derved pen dé guir ne chomé ket mui meit diù ér banèr ?

TAK. — Ia, diù andouillen.

LUKAS. — Diù andouillen,, tèr andouillen ! Ne houies chet nitra kin ta ? Me lar d'is bout oé tèr ér banér.

TAK. — Meit ia, tèr andouillen.

LUKAS. — Hag en ur arriù amen ne oé ket mui meit diù.

TAK. — Ia, ia, diù andouillen.

LUKAS. — Ha te gred té penaus é ma mé é e béou en han ! e tes té débret, rak lonket e tes hi, hein, marmous... lonket e tes hi ?.. Daù, daù, daù !

TAK. — Aiou ! Aiou !

DIVIZ XVIII

TAK, LUKAS, BERNABÉ.

BERNABÉ. — Petra zou ta ? Petra zou ? Nag a drouz, nag a safar !

LUKAS. — Er stronk-men é...

BERNABÉ. — Ha ! ia, konzet t'eïn anehon ! Nen des chet moiand de hout pen erbet geton a zivout en andouillen-neu-sé.

Ha ! zut !... Chetu hoah er boulom... Mar plij genoh, Lukas, goudé... ma ?... Ni e gonzou ag en afer-sé...

LUKAS. — Mat, mat... heu...

BERNABÉ. — Ia, rak me garehé bout me unan geton.

TAK. — Chetu mé sovet, hoah ur huéh ataù !

DIVIZ XIX

BERNABÉ, PATRIS *kouh*

BERNABÉ. — Hama ?

PATRIS. — Hama, ispliket em es d'er juj, reih ha splann, em es reit un taul bah pé deu d'en astrailad-sé, ha deus-tou ma oé en droéd a du genein, kondañnet on bet de bée'n deu-uigent skouid eit en domaj em es roeit d'é, grohen ha d'é eskern.

BERNABÉ. — Eit er briz-sé, kerkloüs e vehé bet t'oh er lahein tré.

LUKAS. — Tu sais pourtant bien que je t'en avais remis trois

TAC. — Ouï, trois andouilles.

LUKAS. — Qu'as-tu fait de la troisième puisqu'il n'en restait plus que deux dans le panier ?

TAC. — Oui, deux andouilles.

LUKAS. — Deux andouilles, trois andouilles ! Tu ne sais donc pas autre chose, imbécile ? Je te dis qu'il y en avait trois dans le panier.

TAC. — Oui, trois andouilles.

LUKAS. — Et en arrivant ici il n'en restait plus que deux

TAC. — Oui, deux andouilles.

LUKAS. — Et tu t'imagines que c'est moi qui la paierai, celle que tu as avalée, car tu l'as mangée, hein, polisson ? Daù ! Daù !

TAC, *hurlant*. — Aiou ! Aiou !

SCÈNE XVIII

TAC, LUKAS, BARNABÉ.

BARNABÉ Qu'est-ce qu'il y a ? Que signifie ce bruit

LUKAS. — C'est ce petit drôle qui...

BARNABÉ. — Ah ! oui, vous pouvez m'en parler ! Impossible d'en rien tirer au sujet des andouilles !... Ha ! zut ! Voilà le vieux qui revient... Lucas, s'il vous plaît, à bien-tôt, n'est-ce pas ?... Vous comprenez...

LUKAS. — Parfaitement.

BARNABÉ. — Oui, car je voudrais être seul avec lui.

TAC. — Me voilà sauvé encore une fois

SCÈNE XIX

BARNABÉ, PATRIS, *père*.

BARNABÉ. — Eh bien ?

PATRIS. — Eh bien ! j'ai expliqué la chose au juge, clairement, simplement. Je lui ai raconté pourquoi j'avais bâtonné ce vilain drôle et bien que j'eusse mille fois raison, il m'a condamné à lui payer quarante écus pour réparer sa mauvaise couenne.

BARNABÉ. — A ce prix là autant valait le tuer net.

PATRIS. — N'em es chet ké... Mem brud-vat e dalv, trugéré Doué, open deu-uigent skouid !

BERNABÉ. — Ia. open kant ehé.

PATRIS. — Mes... lar d'ein... Émen en des me mab prenet en ti-sé ta ?

BERNABÉ. — Émen ?

A kosté.

Nen des chet prenet ti erbet anehon. Damb ataù !

PATRIS. — Reskond ta !

BERNABÉ. — Mes... amen... ér gér memb.

PATRIS. — Pas pèl ?

BERNABÉ. — Tostik tra.

PATRIS. — Mat, mat. mes émen ?

BERNABÉ. — Sellet... Hui e huél mat duhont en ti-sé goleit get mein glas, fenestri guerh dohton ?

PATRIS. — Ia, hama ?

BERNABÉ. — Nen dé ket hannéh é... Mes pellikoh un ne bed, a glei, un nor vras ha parav's dehi un ti guen.

PATRIS. — Ia. me huél mat.

BERNABÉ. — Nen dé het hoah hannéh é.

PATRIS. — Ha !

BERNABÉ. — Bout zou hoah ardran hannéh un aral : ne huélér ket meit er cheminal, hein, sellet !

PATRIS. — Me huél erhoalh.

BERNABÉ. — Hama, en ti en des prenet hou mab e zou ardran er cheminal bras-sé.

PATRIS. — Ne vehé ket ti er boulom Beltram...

BERNABÉ. — Just erhoalh... er boulom Beltram... ur pèh a di, hein ?

PATRIS. — Ur pèh a di, sur. Mes perak en des ean guerhet é di ?

BERNABÉ. — Fé... (*É kraùat é ben*) Petra e larein mé dehon ?

PATRIS. — Hein ?

BERNABÉ. — Fé. entru, un dén ne houï ket petra e ar-r'ouon geton !... Deit é de vout fol.

PATRIS. — De vout fol ?... Beltram !

BERNABÉ. — Ean memb entru !... Hag é baur hag e zou ur finand, un hoariour, un dibauchet en des guerhet en ti en hantér ag er pèh e dalv.

PATRIS. — Mes... nen devoé ket anehon pautr erbet guéharal ?

BERNABÉ. — Nen dehoé ket pautr erbet ? Deit é a houte ta ? Petremant é ma è verh é, unan benak ataù.

PATRIS. — Je ne regrette rien.... Ma réputation vaut mieux que quarante écus.

BARNABÉ. — Oui, mieux que cent.

PATRIS. — Mais... dis-moi un peu, dans quel endroit de la ville mon fils a-t-il acheté cette maison ?

BARNABÉ. — Dans quel endroit ?

A part

Il n'a rien acheté du tout.

PATRIS. — Réponds donc.

BARNABÉ. — Mais... en ville, ici....

PATRIS. — Oui, mais dans quel quartier de la ville ?

BARNABÉ. — Tout près d'ic.

PATRIS. — Bon, bon, mais où, en quel endroit ?

BARNABÉ. — Tenez, voyez-vous bien cette maison couverte d'ardoises, dont les fenêtres sont peintes en vert ?

PATRIS. — Oui, eh bien ?

BARNABÉ. — Ce n'est pas celle-là ; mais un peu plus loin, à gauche, là... cette grande porte cochère qui est vis à vis d'elle, là...

PATRIS. — Je vois bien.

BARNABÉ. — Ce n'est pas encore celle-là.

PATRIS. — Ha !

BARNABÉ. — Derrière celle-là, se trouve une autre ; on n'en voit que la cheminée, voyez !

PATRIS. — Je vois bien.

BARNABÉ. — Eh bien, la maison que votre fils a achetée se trouve derrière cette grande cheminée.

PATRIS. — Ne serait-ce point celle du bonhomme Bertrand ?

BARNABÉ. — Justement... le bonhomme Bertrand... c'est une bonne acquisition, n'est-ce pas ?

PATRIS. — Oui, vraiment. Mais pourquoi cet homme-là a-t-il vendu sa maison ?

BARNABÉ. — Dame... (*Il se gratte la tête*). Je m'embourbe de plus en plus.

PATRIS. — Hein ?

BARNABÉ. — Dame, on ne prévoit pas tout ce qui arrive. Il lui est survenu un grand malheur : il est devenu fou.

PATRIS. — Fou ? Lui, Bertrand ?

BARNABÉ. — Oui, monsieur. Et son fils qui est un paresseux, un joueur, un dépensier a vendu la maison pour la moitié de ce qu'elle vaut.

PATRIS. — Mais il n'avait pas de fils quand je suis parti.

BARNABÉ. — Il n'en avait point ? Ça lui est venu depuis alors ? Ou bien c'est sa fille ! c'est toujours quelqu'un de sa famille.

PATRIS. — Èr haù.

BERNABÉ. — Èr haù ? Just erhoal, azen é en ou hleùer er muian. (A *kosté*). P'em behé bet gouiet koursoh ! (Kriù). Doh péh tu ag er haù, hemb bout re gurius ?

PATRIS. — A glei, èl ma iér abarh, édan ur pikol mén du.

BERNABÉ. — Édan ur pikol mén du ! sellet ta !... Uigent mil livr !... Hag én eur é mant rah

PATRIS. — Rah én eur, Bernabé.

BERNABÉ, a *kosté*. — Ésoh e veint de zoug.

PATRIS. — Un dén ne hel ket en devout un tammig dañ-né, hemb ne vou kentéh en dud pé en diaul é klah er le-mel geton !

BARNABÉ. — Ho ! Bremen, pe houiamb petra en des lakeit en diaul én ti, ne vou ket diés t'emb er lakat ér méz. Ha ! Lausket mé geton... Beta tuchant, eutru.

PATRIS. — Ia, mes érauk... pe blijehé genis dont de ziskoein en ti d'éin.

BERNABÉ. — Ia, mar karet, eutru, mes...

PATRIS. — Mes... petra ?

BERNABÉ. — Mes... é ma hoah en eutru Beltram é chom abarh.

PATRIS. — E ma hoah é chom abarh ?

BERNABÉ. — Ia... Lausket é bet abarh ur suhuniad benak hoah rak... breillein e hra, èl ma laren d'oh, ha follein e hra tré, p'hum gavér de laret dehon é ma guerhet é di.

PATRIS. — Ha ! me gonprén, me gonprén !

BERNABÉ. — Chetu ean just erhoal ! (A *kosté*) Me genig ur pilet a zek réal de me sant patrom mar hum dennan ag en afér-men !... (Kriù). Pelleit, ur momand, mar plij genoh, get eun ma skontehé doh hou kuélet en un taul.

PATRIS e ia kuit.

DIVIZ XX

BERNABÉ, BELTRAM

BELTRAM. — Bonjour d'oh, Bernabé ! Arriù é hou mestr. em es kleuet laret ?

BERNABÉ. — Allas ia, eutru Beltram.

BELTRAM. — Perak allas ?

BERNABÉ. — Deit é éndro... a gorv ataù.

BELTRAM. — A gorv ataù ?

BERNABÉ. — Ia, é spered e zou chomet duhont. Gouiet e hues é ma bet klan ?... Er hlinùed en des ean skoeit e zou ag er ré ne hellér ket guellat kals : fol é, me heah eutru, fol tré.

PATRIS. — Dans la cave.

BARNABÉ. — Dans la cave ? Justement, c'est là qu'ils menaient leur plus fort sabbat. (A *part*). Si je l'avais su plus tôt ! (Haut). Et de quel côté, s'il vous plaît ?

PATRIS. — A gauche, en entrant, sous une grosse pierre noire.

BARNABÉ. — Sous une pierre noire ? Vingt mille francs ! Et toute la somme est-elle en or ?

PATRIS. — Toute en or, Barnabé.

BARNABÉ, à *part*. — Bon, elle sera plus facile à emporter. (Haut) Maintenant, monsieur, que nous connaissons la cause du mal, il ne sera pas malaisé d'y remédier. Je crois que nous en viendrons à bout ; laissez-moi faire. A tout à l'heure, monsieur.

PATRIS. — Oui... mais, auparavant, voudrais-tu bien m'accompagner jusqu'à la maison que nous avons achetée.

BARNABÉ. — Si vous le voulez... mais...

PATRIS. — Mais quoi ?

BARNABÉ. — Le diable ne s'est pas emparé de celle-là, mais monsieur Bertrand y loge encore.

PATRIS. — Il y loge encore !

BARNABÉ. — Oui, vraiment. On est convenu qu'il achèverait le terme, et comme il a l'esprit faible, il se met dans une fureur épouvantable quand on lui parle de la vente de cette maison ; c'est là sa plus grande folie, voyez-vous.

PATRIS. — Ah ! Je comprends, je comprends.

BARNABÉ. — Justement le voici. (A *part*) Je promets un cierge de cinquante sous à mon saint patron s'il me tire de ce mauvais pas. (Haut) Eloignez-vous un instant, s'il vous plaît ; en vous voyant ainsi subitement... dame, je ne réponds de rien.

PATRIS s'éloigne.

SCÈNE XX

BARNABÉ, BERTRAND

BERTRAND. — Bonjour, Barnabé, votre maître est de retour, m'a-t-on dit.

BARNABÉ. — Hélas, oui, monsieur Bertrand.

BERTRAND. — Pourquoi cet hélas ?

BARNABÉ. — Il est revenu... de corps assurément, mais...

BERTRAND. — De corps ? Que voulez-vous dire ?

BARNABÉ. — Son esprit est resté là-bas. Vous avez su qu'il a été bien malade. Le mal qui l'a frappé est de ceux qu'on ne guérit pas : il est fou, mon pauvre monsieur, il est fou !

BELTRAM. — Ha ! er peurkeh !

BERNABÉ. — Mar hum avizet de gonz dohton, ne hret ket kaz ag er péh e larou d'oh, ma ? Rak, hoah ur huéh, nen des chet mui anehon é spered vat.

BELTRAM. — Lausket ta ! Me houi erhoalh...

DIVIZ XXI

BELTRAM, PATRIS *kouh*.

PATRIS, *a kosté*. — Fé ia, doh é sel hempkin, un dén er guél mat, fol é, er peurkeh !

BELTRAM. — Na peger chanjet é ! Pesord deulegad divaret !

PATRIS. — Hama, eutru Beltram ?

BELTRAM. — Hama, eutru Patris. arriù oh éndro elkent !

PATRIS. — É! ma huélet, eutru Beltram.

BELTRAM. — Gouët em es er maleur bras e zou arriù geneh...

PATRIS. — Ia, ind e lar é ma en diaul é me zi... Pe vou chuéh abarh, ean e iei kuit ; meit ia !

BELTRAM. — En diaul en é di ! Ha ! Chetu é follèh doh er hemér ; ne faut ket monet énep dehon.

PATRIS. — Me garehé erhoalh, eutru Beltram, lakat en hou ti en treu e zou deit genein à Nañned.

BELTRAM. — Ou lakat é me zi ? (*A kosté*). Laramb ataù la dehon rak... (*Kriù*) Mes sur erhoalh, eutru Patris, groeit èl pe vehé d'oh.

PATRIS. — Mes... laret t'ein, eutru Beltram, ha hui e barland dalbéh èl ma hret bremen, get er memb avisted, er memb...

BELTRAM. — Mes sur erhoalh, eutru Patris ; ne chonjan ket penaus em es biskoah laret konzeu dirézon de hañni.

PATRIS. — Hama, soèhet mat on.

BELTRAM. — Ha !

PATRIS. — Ia, soèhet mat men dé hou kerentaj é klah hou kas d'en hospital...

BELTRAM. — D'en hospital, mé ?

PATRIS, *a kosté*. — Ne hanaù ket anehon é glinùed.

BELTRAM. — Ar me housians, mar doh hui fol, hui hredé mat chonjal penaus nen dé ket ret ma vou en ol èl oh.

PATRIS *a kosté*. — Chetu er mékanik a beb eil pen ! Konzamb a dreu aral. (*Kriù*) Hama, eutru Beltram, nen doh ket goal-goutant men dé guerhet hou ti !

BERTRAND. — Quel dommage, le pauvre homme !

BARNABÉ. — S'il s'avise de vous accoster par hasard, ne prenez pas garde à ce qu'il vous dira. Si vous lui parlez, ayez un peu d'égard à sa faiblesse, songez qu'il a le timbre un peu fêlé.

BERTRAND. — Laissez donc, je sais ce que j'ai à faire.

SCÈNE XXI

BERTRAND, PATRIS *père*.

PATRIS, *à part*. — En effet, il a quelque chose d'égaré dans la vue.

BERTRAND, *même jeu*. — Comme sa physionomie est changée ! Il a les yeux hagards.

PATRIS. — Eh bien, monsieur Bertrand ?

BERTRAND. — Eh bien, monsieur Patris, vous voici de retour.

PATRIS. — Comme vous le voyez, monsieur Bertrand.

BERTRAND. — J'ai bien du chagrin, en vérité, du malheur qui vous est arrivé.

PATRIS. — Oui, on dit que le diable est chez moi. Quand il sera las d'y demeurer, il faudra bien qu'il s'en aille.

BERTRAND *à part*. — Le diable dans sa maison ! Ah ! voilà que ça le prend ! Il ne faut pas le contredire.

PATRIS. — Je voudrais bien, monsieur Bertrand, déposer dans votre maison quelques ballots que j'ai rapportés de mon voyage.

BERTRAND. — Dans ma maison ? (*A part*). Répondnos oui car... (*Haut*). Certainement, monsieur Patris, à votre service. Faites comme si elle vous appartenait.

PATRIS. — Mais, dites-moi donc, monsieur Bertrand, est-ce que vous êtes toujours aussi sage, aussi raisonnable qu'à présent ?

BERTRAND. — Je ne pense pas, monsieur Patris, qu'on m'ait jamais vu autrement.

PATRIS. — Je suis fort étonné.

BERTRAND. — Ah !

PATRIS. — Si cela est, votre famille ne serait nullement en droit de vous interdire ni de vous enfermer à l'hôpital.

BERTRAND. — A l'hôpital, moi ?

PATRIS, *à part*. — Il ne connaît pas son mal !

BERTRAND. — En vérité, si vous êtes fou, vous feriez bien de ne pas attribuer aux autres votre maladie. hein !

PATRIS, *à part*. — Voilà la mécanique qui se détraque ! Changeons de propos. (*Haut*). Eh bien, monsieur Bertrand, êtes-vous fâché qu'on ait vendu votre maison ?

BELTRAM. — Guerhet me zi ?

PATRIS. — Un dra vat é men dé me mab é en des ean prenet.

BELTRAM, *a kosté*. — Fol mat é elkent, nen des chet a la-ret pas ! (*Kriù*) Me heh eutru Patris, me zi nen dé ket guerhet ha nen dé ket de huerhein.

PATRIS. — Ho ! mes... n'hum néhanset ket eit kement-sé. Me ven ma vou ur ganbr abarh eidoh betak en dé ma vou deit hou isprid-vat éndro !

BELTRAM. — Me isprid-vad éndro ? Mes ne huélet ket é ma hui é en des kollet hous hani. kouh amiot ?

Konz e hrant ou deu ar un dro

PATRIS. — Kouh amiot !... Petra ! Mé é bremen en amiot, er foi ! Biskoah kementaral ! Mes ne houiet ket ta penaus mar dé en diaul é me zi mé, é ma en aùel-dro en hou spe-red hui ? D'en hospital, mes, sur erhoalh, d'en hospital é rinkeheh bout kaset ha fonabl hoah ! Ha ne garget ket ar n'an eisé, hu' e gleu, petremant...

BELTRAM. — D'en hospital é, ia, ia, d'en hospital é vehé mat hou kas, rak nen des chet mui pen erbet d'er péh e la-ret... ne huélet ket ? A houndé ma parlandamb amen, n'em es chet bet konz vat erbet genoh. Ha ! hui e gred penaus é vieùet me zi ? Gorteit ta ! Ma kredet gobér eun d'ein !... Petra ? Me skoein e faut t'oh !

Mont e hrant eit hum dorrein.

DIVIZ XXII

BELTRAM, PATRIS *kouh*, BERNABÉ.

BERNABÉ. — Petra zou ? Petra zou ? n'hum lahet ket ! Petra ta ?

Konz e hrant ou zri ar un dro.

BELTRAM. — Mes kroget ta én on... Ne huélet ket é ma é klah me skoein, più houi, me lahein marsé ? Me zi e faut dehon. Ha ! mes gorteit... gorteit !... Fol ! Me houi erhoalh é ma fol, mes... Hama, ia, guel é monet kuit. Kenevou, Bernabé, kenevou.

Mont e hra kuit.

BERNABÉ, *étré en neu*. — (*De Patris kouh*). Ne huélet ket é ma fol ? Lausket ean ta ! Faut ket derhel kont ag er péh e lar. — (*Ean e lar arlerh er mémestra de Veltram hag open* :) Kerhet kuit, eutru Beltram, lausket ean... Guel e vou...

BERTRAND. — On a vendu ma maison !

PATRIS. — Du moins vaut-il mieux que mon fils l'ait achetée, plutôt qu'un autre !

BERTRAND, *à part*. — Mais il est bien fou, en vérité ! (*Haut*) Mon pauvre ami, ma maison n'est pas vendue et elle n'est point à vendre.

PATRIS. — Là, là, ne vous chagrinez pas ; je veux que vous y gardiez une chambre comme si elle était à vous, jusqu'à ce que votre bon sens soit revenu.

BERTRAND. — Mon bon sens revenu ! Vous ne voyez donc pas que c'est vous qui avez perdu le vôtre, vieil imbécile.

Ils parlent tous les deux en même temps.

PATRIS. — Vieil imbécile ! Eh quoi ? C'est moi qui suis le fou maintenant. Ça va bien ! Vous ne savez donc pas que si le diable est chez moi, le mauvais vent vous a depuis longtemps mis l'esprit à l'envers ? A l'hôpital !... Mais sûrement c'est à l'hôpital qu'on devrait vous loger. Et puis n'avancez plus, entendez-vous, ne me poussez pas, hein ! Ou bien...

BERTRAND. — C'est à l'hôpital, oui, dans une maison d'aliénés, qu'on devrait vous envoyer : vous ne savez plus ce que vous dites... Depuis un quart d'heure que nous causons vous n'avez pas dit une seule parole sensée. Ah ! vous croyez que ma maison vous appartient ! Attendez donc ! Si vous croyez que vous me faites peur. Quoi ?... Me frapper ? Vous voulez me frapper !

SCÈNE XXII

BERTRAND, PATRIS *père*, BARNABÉ.

BARNABÉ. — Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?... Ne vous tuez pas, de grâce, battez-vous plutôt !

Ils parlent tous les trois à la fois

BERTRAND, *à Barnabé*. — Mais empoignez le donc ! Ne voyez-vous pas qu'il cherche à me frapper, qu'il sait, me tuer peu-être !... Il lui faut ma maison ! Ah ! mais, je n'entends pas la lui céder ainsi !... Il est fou ! Mais je le sais bien depuis longtemps... Oui, oui, c'est vrai : il vaut mieux que je m'en aille. Au revoir, Barnabé. au revoir !

Il s'en va.

BARNABÉ, *à Patris*. — Vous ne voyez pas qu'il est fou ? Laissez le donc ! Il ne faut pas faire cas de ce qu'il dit.

(Il répète la même chose à Bertrand et ceci en plus :)

Allez-vous en, retirez-vous, monsieur Bertrand, laissez-le ; ça vaudra mieux.

PATRIS. — Me huél erhoalh é ma fol, folloh eit jamés, nen dé ket ur rézon eit er lezel de hobér fout a n'an elsé ! Me houi petra e laran, mab er seih ! Ha nen dé ket un amiot... Fol é, mat erhoalh, mes... afé, ia, lauskamb ean.

DIVIZ XXIII

PATRIS *kouh*, ha PATRIS *iouank*

PATRIS *kouh*. — Mat en des groeit monet kuit...

É huélet é baur é tostal.

Mes più é ? Me mab !

PATRIS *iouank*. — Ia, me zad, hou mab é, ker koutant d'hou kuélet deit éndro !

PATRIS *kouh*. — Ha ! heijet mat on bet...

PATRIS *iouank*. — Ia, mes anfin, oeit é kuit er hlinùed... ha chetu hui éndro en hou pro... en hou ti !

PATRIS *kouh*. — É me zi ?

PATRIS *iouank*. — Én hou ti sur erhoalh !

PATRIS *kouh*. — Mes... guerhet é !

PATRIS *iouank*. — Guerhet ? Ha ! A houdé pegours ?

PATRIS *kouh*. — A houdé men dé en diaul é chom abarh.

PATRIS *iouank*. — En diaul abarh ! (*En ur hoarhein*).
Ha ! ha ! ha ! Chetu hoah un invansion ag en diaul sen a Vernabé ! Des ama, Bernabé. Pesort sorbiennou e hes té hoah tennet de me zad ?

PATRIS *kouh*. — Ia, habellion, kail! merglet, laer...

PATRIS *iouank*. — Des ama de laret t'emb...

DIVIZ XXIV

Er memb ré, BERNABÉ hag é « suite »

ER « SUITE » en ur *gañnein*

Ha ! ha ! ha ! ha !

Na pesort tra !

D'é dro brema !

Ha ! ha ! ha ! ha !

Lardet ean ta !

BERNABÉ. — Me heah eutru, p~~on~~aus laret t'oh ? Mé é en diaul, ia, ia, mé é... Én attretan, chetu hou ialh.

PATRIS *kouh*. — Ha ! Bernabé !... Treu erhoalh é... Ke ment a eun em es bet tuchant !... Me ialh karet !... Me mab, sel ta ! Uigent mil livr e zou abarh.

PATRIS *iouank*, a *kosté*. — P'em behé bet gouiet !

PATRIS. — Je vois bien qu'il est fou, plus fou que jamais, mais ce n'est pas une raison pour qu'il se moque ainsi de moi ! Je sais ce que je dis, mille berniques ! Et ce n'est pas un idiot comme lui qui... enfin... non ! Laissons-le : ça vaut mieux.

SCENE XXIII

PATRIS père et PATRIS fils

LE PÈRE. — Il a bien fait de s'en aller...

Apercevant son fils.

Tiens, mais... c'est toi, mon garçon ?

LE FILS. — C'est moi, mon père. Je suis si heureux de vous revoir !

LE PÈRE. — J'ai été bien secoué !

LE FILS. — Enfin, la maladie a été vaincue... et vous voici de nouveau dans votre pays, dans votre maison.

LE PÈRE. — Dans ma maison ?

LE FILS. — Dans votre maison sûrement.

LE PÈRE. — Mais... elle est... vendue ?

LE FILS. — Vendue ? Ah ! Depuis quand ?

LE PÈRE. — Depuis que le diable y est entré.

LE FILS. — Le diable... dans notre maison ! (*Riant*) Ah ! Ah ! la bonne farce que vous a contée là cette canaille de Barnabé ! Viens vite ici, Barnabé, amène toi. Quelles bourdes as-tu contées à mon père pour que...

LE PÈRE. — Oui, pour que... vaurien, sacripant, voleur...

LE FILS. — Viens ici nous rendre compte.

SCÈNE XXIV

LES MÊMES, BARNABÉ et sa « SUITE ».

LA « SUITE » *chantant*

Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Quel'inine il a !

Le pauvre gas !

Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Son tour viendra !

BARNABÉ. — Mon pauvre maître, comment vous dire ?... C'est moi le diable... En attendant, voici votre bourse !

PATRIS père, lui sautant au cou. — Ah ! Barnabé ! En voilà assez ! Tu m'as tant effrayé tout à l'heure. Ma bourse bien aimée !... Mon fils, regarde donc ! Il y a vingt mille livres là-dedans !

PATRIS fils, à part. — Si j'avais su !

PATRIS *kouh*. — Hama, koutant on ur sort ! Koutant on, deustou d'en dro e tes groeit t'ein, habellion. Me zi nen dé ket guerhet, me ialh nen dé ket kollet ; kavet em es er iehed... ha me ispid-vat éndro !

BERNABÉ. — Kerkloüs é... pardonein !

PATRIS *kouh*. — Fé ia, me bardon d'is.

BERNABÉ. — Ha ! ne houian ket penaus hou trugèrikat !

PATRIS *iouank*. — Ia, trugèré, me zad, rak eit gobér vad t'ein é en des Bernabé tennet t'oh er sorbienneu-sé.

PATRIS *kouh*. — Me chonjé erhoalh, mes...

BERNABÉ *ha* PATRIS *iouank*. — Mes petra ?

PATRIS. — Er heah Beltram-sé, petra e chonj ean ? Rekis é mont d'er hlah eit mia tèbrou genemb er hreisté-men, rak sur erhoalh... Ha ! stronk a Vernabé !

PATRIS *iouank*. — É han d'er hlah, ne vein ket pèl.

BERNABÉ. — Ha mé de ganpen er pred hag en daul.... Allons, oust ! Hé ! mitrons, tan ru ér forn, amonen ér balon, avaleu-doar, karot hag ougnon ! Klik, klak ! Daù. daù ! Allons, allons !

ER SUITE, *en ur vonet kuit, en ur vleijal*. — Aïou ! Aïou ! Aïou !

En tennet e goéh

Bignan, er 25 a huenholon 1911.

J. LE BAYON.

PATRIS *père*. — Eh bien, je suis content, je suis heureux. malgré le tour que tu m'as joué, coquin ! Ma maison n'est pas vendue, ma bourse n'est pas perdue ; j'ai retrouvé ma santé et... mon esprit...

BARNABÉ. — Autant vaut.. pardonner.

PATRIS *père*. — Eh bien, oui, je pardonne.

BARNABÉ. — Ah ! je ne sais comment vous remercier !

PATRIS *fiis*. — Merci, mon père. C'est pour me sauver que Barnabé vous a conté tant de sornettes.

PATRIS *père*. — Je m'en doutais... mais...

PATRIS *fiis et* BARNABÉ. — Mais quoi ?

PATRIS *père*. — Ce pauvre Bertrand, qu'est-ce qu'il pense de moi ? Il faut qu'on aille tout de suite le chercher et qu'il vienne, ce midi, partager notre repas, car certainement... Ah ! canaille, canaille de Barnabé !

PATRIS *fiis*. — Je vais, je cours, je vole le chercher.

BARNABÉ. — Et moi finir de préparer le diner... Allons, oust ! Hé, mitrons, mitrons, du feu dans le fourneau, du beurre dans la poêle, des patates, des carottes et des cignons ! Clic, clac, daù, daù ! Allons, allons !

LA SUITE, *courant en hurlant*. — Aïou ! aïou aïou !

RIDEAU

Bignan le 25 septembre 1911.

J. LE BAYON.

